



Le Figaro Économie, lundi 20 janvier 2020, p. 32

L'altruisme, stade suprême du capitalisme

Isaac Getz et Laurent Marbacher ont identifié une « espèce nouvelle » d'entreprises qui se mettent en quatre pour tous leurs interlocuteurs.

Jacquot, Bruno

MANAGEMENT

Un établissement financier suédois, Handelsbanken ; un laboratoire pharmaceutique japonais, Eisai ; une ETI agroalimentaire française, LSDH... Des sociétés très différentes, mais qui ont un point commun. Chacune, à sa manière, est une « *entreprise altruiste* », selon le titre de l'ouvrage d'Isaac Getz et Laurent Marbacher. L'un est professeur à l'ESCP et auteur de *L'Entreprise libérée* (Fayard) ; l'autre, consultant en innovation sociale. Explorateurs du monde du management, ils ont découvert une « « *espèce* » *nouvelle* », qu'ils nomment donc « *entreprise altruiste* ».

Sa caractéristique ? S'attacher à se mettre « *inconditionnellement* » au service de ses interlocuteurs - clients, fournisseurs, prestataires... « *Concrètement*, écrivent Getz et Marbacher, *ces entreprises altruistes montrent que les profits ne doivent pas être nécessairement la finalité de l'entreprise mais qu'ils peuvent en devenir la conséquence.* » Il ne s'agit donc pas de classique philanthropie ou d'un respect scrupuleux d'obligations légales de RSE. Il s'agit d'inscrire la création de valeur sociale dans la stratégie même de l'entreprise, avec la conviction que les profits suivront, in fine.

« Dans la durée, ça paie »

LSDH, par exemple. Cette entreprise familiale rémunère les producteurs de lait au-dessus du prix de marché, instaurant ainsi, sur le long terme, une relation de confiance mutuellement profitable. LSDH veille aussi au confort des chauffeurs

routiers qui ne sont pas ses salariés. Elle met à leur disposition une maison où ils peuvent, entre deux chargements, se restaurer, regarder la télévision...

« Je pense qu'on est des gens respectés parce qu'on est réglos et parce qu'on est loyaux... » explique aux auteurs Emmanuel Vasseneix, président de LSDH. *Même si la situation devient différente et qu'économiquement parlant une autre action pourrait être plus rentable, si on a pris un engagement, on tient notre engagement. Et ça, dans la durée, ça paie.* » L'altruisme serait, en quelque sorte, le stade suprême du capitalisme.

« Nous n'avons pas trouvé de « modèle » de l'entreprise altruiste », notent cependant Getz et Marbacher. Et de prévenir : *« Si vous pensez découvrir dans ce livre une recette magique et pouvoir l'appliquer immédiatement à votre entreprise, vous serez déçu. »* Voire... En 500 pages, ils décortiquent une bonne vingtaine de spécimens afin d'esquisser, malgré tout, un modèle et des recettes.

Ces entreprises sont devenues altruistes sous l'impulsion de patrons soucieux de concilier pratique professionnelle et valeurs personnelles sans compromettre la rentabilité. Pour l'organisateur de séminaires Châteaufort', c'est même la clé du business model : sa réussite suppose que la société se mette littéralement en quatre pour ses clients. La démonstration du dirigeant, Daniel Abittan - cinq pages de l'ouvrage -, est imparable. Dans le cas de Handelsbanken, en 1970, c'est à la faveur de difficultés qu'un nouveau PDG, Jan Wallander, a mis le métier de banquier au diapason de l'altruisme. Chez LSDH, l'approche s'inscrit dans une culture familiale.

Cet altruisme est-il duplicable ? Getz et Marbacher veulent le croire. C'est même, jugent-ils, un enjeu pour le capitalisme. Cet altruisme est d'ailleurs en filigrane dans la loi Pacte, qui veut inciter les entreprises à intégrer la création de valeur sociale dans leur activité.

Isaac Getz et Laurent Marbacher L'Entreprise altruiste Albin Michel, 528 p.,
22,90 euros